

ANATOMIE DES CATASTROPHES



HUBERT LANDIER

*Aux yeux de la vérité
Là-bas sous les morales
A l'encontre des idées reçues
Tout instant est neuf
Et pèse sa chance*

Ilke Angela Maréchal

Les effets du réchauffement climatique auront rendu manifeste l'impossibilité d'une poursuite de la civilisation thermo-industrielle telle qu'elle est fondée sur l'extraction d'énergies non renouvelables et de ressources minérales dont certaines sont d'ores et déjà en voie d'épuisement. Son déclin fait l'objet toutefois de réactions de déni ou d'évitement fondées sur l'ignorance, l'aveuglement ou l'existence d'intérêts économiques à court terme.

Les circonstances du déclin et de la chute de certains empires appartenant au passé – et nul doute que la civilisation thermo-industrielle ne constitue un empire à l'échelle de la planète – est pourtant abondamment documentée. On y retrouve ainsi le plus souvent les ingrédients suivants :

- une lente période de déclin, souvent imperceptible, suivie d'un événement circonstanciel, souvent inattendu, provoquant un effondrement brutal,
- des rendements décroissants fondés sur un épuisement de l'environnement naturel ou une modification des circuits d'échanges,
- l'incapacité des élites à imaginer et à admettre autre chose ce qui, à leurs yeux, a toujours été et qui, par ailleurs, constitue le fondement de leur pouvoir ou de leur richesse,
- le sentiment qui s'ensuit de ce qu'il s'agirait là d'une catastrophe, d'un effondrement, d'une rupture paraissant à la fois inévitable et inconcevable,
- l'apparition de faux prophètes proposant des remèdes supposés infailibles pour éloigner le danger.

Ce sont là autant de caractéristiques qui sont aujourd'hui réunies. Et donc tout essai de prospective suppose préalablement que l'on s'interroge sur les raisons d'un tel aveuglement, sur les principes existentiels qui nous ont conduit là et sur les changements de comportement qui pourraient permettre d'éviter un changement brutal et subi afin de transformer la catastrophe redoutée en une transition avec un état nouveau de la civilisation et de l'humanité.

EFFONDREMENT DES SOCIÉTÉS

L'effondrement des sociétés complexes a fait l'objet d'une analyse, désormais classique, de Joseph Tainter¹. De même celle de Jared Diamond² concernant notamment la ruine de l'Île de Pâques ou la disparition des Normands du Groenland. Plus proches de nous, on s'en tiendra ici à un cas contemporain : le « naufrage » de l'île de Nauru.

La République de Nauru, 21 km², est le 187^{ème} État reconnu par les Nations unies. L'île, au large de l'Australie, est abordée par les occidentaux pour la première fois en 1798. Elle n'intéresse personne, tout au moins jusqu'à 1896, où l'on découvre qu'elle recèle un immense gisement de phosphate. L'exploitation commence en 1907, d'abord avec les Allemands, puis avec les Britanniques et, Nauru ayant obtenu son indépendance en 1968, elle se poursuit sur une grande échelle entre 1970 et 1980.

L'île vit alors sur un grand pied, le PIB par habitant est estimé à 20000\$, ce qui en fait la population la plus riche de la planète. Les Nauruans ont cessé de travailler par eux-mêmes et multiplient l'achat de gadgets coûteux et quelquefois inutilisables. Le gouvernement crée une compagnie aérienne, Air Nauru, et multiplie les investissements douteux en Australie et ailleurs. Mais le gisement s'épuise et le cours du phosphate dégringole tandis que les malversations se multiplient. Il faut trouver de nouvelles ressources : ce sera la blanchiment d'argent sale, le trafic de passeports, l'aide intéressée de Taïwan, et enfin, « l'accueil » rémunéré de

¹ Joseph Tainter, *L'effondrement des sociétés complexes*, Éditions Le retour aux sources, 2013.

² Jared Diamond, *Effondrement, comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Galimard, 2006.

boat peoples échoués en Australie et internés à demeure dans des camps *ad hoc*.

En 2020, on en est là. La population a atteint 13000 habitants. L'île est dévastée : la surface en a été creusée à 80%, toutes sortes de carcasses, grandes et petites, achèvent de rouiller, l'île est à peu près totalement isolée, l'essence manque et donc les coupures d'électricité se multiplient. La culture traditionnelle de Nauru a été oubliée depuis longtemps. Et la situation sanitaire de la population est dramatique : à peu près 50% des adultes souffrent d'obésité et du diabète, compte tenu de leur régime alimentaire, et l'espérance de vie ne va pas au-delà de 50 ans. Bien entendu, Nauru a cessé d'intéresser qui que ce soit.

En résumé : une abondance matérielle portée par une ressource minérale d'apparence inépuisable, un mode de vie devenu totalement artificiel fondé sur l'argent facile, un effondrement brutal qui n'avait pas été préparé, un environnement naturel totalement dévasté, une absence de compétences susceptibles d'assurer la survie, une communauté humaine laissée à l'abandon. Un modèle réduit de ce qui pourrait advenir à l'humanité toute entière.

Un paquebot insubmersible navigant sur une mer d'huile ³

Quand le paquebot le plus grand et le plus luxueux du monde, fleuron de la White star line avec son *sister ship* Le RMS Olympic, déjà en service, quitte le port de Southampton pour sa traversée inaugurale, le 10 avril 1912 vers 12h, l'optimisme est de circonstance. Le navire, équipé de 16 caissons étanches, est réputé insubmersible. Il a à son bord environ 2200 passagers et hommes d'équipage⁴, dont certaines personnalités les plus riches et les plus connues de l'époque (parmi lesquelles Benjamin Guggenheim).

Trois jours plus tard, dans la nuit du 14 avril, le navire vogue sur une mer d'huile. L'opérateur radio n'a pas reçu moins de dix messages d'alarme adressés par des navires croisant plus ou moins à proximité mais rien qui ne décide le commandant Edward Smith à prendre des mesures de précaution particulières. Or voici que la vigie, vers 23h40, annonce une barrière de glace droit devant. L'officier de quart fait mettre la barre à tribord toute et les machines en arrière toute. Il résulte, du contact avec l'iceberg, un léger effleurement que la plupart des passagers n'auront même pas ressenti. Le commandant Smith diligente immédiatement une inspection, puis une seconde, et Thomas Andrews, l'ingénieur qui a suivi sa construction, aboutit immédiatement à la conclusion : avec cinq caissons étanches crevés, le navire est perdu et coulera dans moins de deux heures. La suite est connue. 711 passagers et membres de l'équipage embarqueront dans les chaloupes et seront secourus par le Carpathia (de la Cunard line, la compagnie concurrente). La nouvelle du naufrage est tellement invraisemblable que la presse, américaine et européenne, commencera par assurer que « tous les passagers ont été sauvés ». C'est ensuite seulement que l'on commence à s'interroger sur les causes de la catastrophe. Et l'on découvre alors, entre autres négligences :

³ On trouvera ces informations sur le site Internet du Titanic, <http://titanic.pageperso.fr/> et dans le livre de Philippe Masson, Le drame du Titanic, Tallandier, 1998.

⁴ On ne sait pas exactement combien : le personnel du « restaurant à la carte », confié à un prestataire extérieur, ne figurait ni sur le rôle de l'équipage ni dans la liste des passagers ; il y avait aussi le cas des passagers clandestins, dont trois Chinois qui s'étaient réfugiés dans un canot de sauvetage et qui furent sauvés.

- que le navire étant réputé insubmersible, le nombre des chaloupes avait été limité au minimum légal de 16,
- que son architecte, Alexander Carlisle avait démissionné, jugeant ce nombre, imposé par l'armateur Bruce Ismay, comme étant très insuffisant,
- que les rivets utilisés pour la coque étaient de qualité inférieure, mais qu'il s'agissait d'abord de respecter le calendrier du lancement,
- que les vigies ne disposaient pas de jumelles, celles-ci étant réservées aux officiers,
- qu'aucun exercice d'évacuation n'avait été prévu.

Ce qui frappe ainsi, c'est d'une part une confiance aveugle dans l'infailibilité de la technique et d'autre part la prise en compte des considérations économiques imposées par la Banque Morgan au détriment de l'exigence de prudence.

LES FONDEMENTS DU DÉNI



Les passagers du Titanic n'imaginaient pas ce qui allait leur arriver. Les Noruans non plus. Le défaut d'anticipation de la catastrophe et le déni même de son éventualité se fondent sur un certain nombre de mécanismes : confiance aveugle dans la technique, incapacité de penser l'inimaginable, négligence des signaux faibles, attention portée au seul court terme, etc. La catastrophe est extérieure à notre champ de conscience. Les représentations que nous nous faisons du monde se fondent en effet sur le filtre que constituent les principes fondateurs, consciemment ou non admis comme tels, de notre civilisation. Ce sont ces principes fondateurs que l'on examinera dans ce qui suit.

L'économisme

L'économie est une invention du début du XVIIIème siècle. Depuis toujours, il y avait eu, dans les sociétés humaines, des activités de production et d'échange, mais jamais encore on n'en avait fait le principe fondateur. Désormais, les activités économiques existent en soi, indépendamment de leur contexte politique et social.

Cette idée simple résulte de l'importance déterminante accordée alors depuis peu à quelques autres idées simples : la valorisation de l'individu, considéré en soi, indépendamment du milieu dans lequel il vit, la propriété individuelle, considérée comme sacrée (y compris quand elle est le fait d'une personne morale elle-même détenue par des personnes physiques), la liberté du commerce, opposée aux lois et règlements édictés par l'autorité politique. Bref, les principes mis en avant par les philosophes français des « Lumières ».

Et donc, les principes de l'économie en viennent à s'imposer. On débouche ainsi sur ce que nous connaissons bien : participer à la production par son travail en vue d'en tirer une rémunération et de pouvoir se payer d'autres biens qui auront pour effet de créer des emplois, et ainsi de suite. Le cycle est sans fin et porte le nom de « circuit économique ». Ce circuit fait transiter des flux de plus en plus volumineux et de plus en plus étendus – c'est ce qu'on appelle la croissance – supposés générer du développement et de la prospérité, la prospérité étant elle-même supposée conduire au bien être et au bonheur. Cette exigence tend à s'imposer à la société d'une façon déterminante par rapport à tous les autres aspects de la vie sociale. Inutile d'insister : d'autres l'ont déjà fait.

LE PROGRÈS TECHNIQUE ET LA FLÈCHE DU TEMPS

La plupart des civilisations traditionnelles ont du temps qui passe une conception circulaire : rythme circadien du soleil, rythme mensuel de la lune, rythme annuel des saisons, renouvellement des générations. D'où le mythe de l'éternel retour et la croyance en la métempsychose. Cette conception s'est trouvée altérée avec l'émergence et le développement des empires. La flèche du temps était ordonnée par la succession des souverains, ce qui est encore le cas au Japon. Avec l'histoire du peuple juif, elle s'est identifiée à la généalogie des rois et à la succession des prophètes, dans l'attente du Messie à venir. Ce fut par suite le cas du christianisme, dans l'attente de la fin du monde et du retour triomphal du Christ.

Cette conception linéaire du temps, qui constitue le fondement de l'histoire, nous semble aujourd'hui aller de soi. La flèche du temps a toutefois changé de vecteur. L'observation de la nature, la succession des souverains, l'histoire des prophètes et l'attente des fin dernières ont laissé

place à la flèche du progrès. Notre société est, depuis au moins deux cent ans, fondée sur cette idée de progrès. Le progrès était inconnu des civilisations traditionnelles, dont certaines, telles la Chine, mettaient même en avant l'idée d'un déclin continu par rapport à un âge d'or idéalisé et perçu à travers les mythes des origines. Pour nous, bien au contraire, ce qui est nouveau est considéré *a priori* comme un « progrès ». Un produit nouveau, qu'il s'agisse d'un modèle de voiture ou d'une marque de poudre à laver, constitue nécessairement un « progrès » par rapport à ce à quoi il tend à se substituer. La croissance économique se justifie ainsi par cette croyance dans le progrès. Le mythe se situe désormais dans le futur imaginé.

Notons ici que le progrès, tel qu'il est aujourd'hui considéré, pourrait consister en un progrès moral, culturel, artistique ou par la qualité croissante des relations sociales ou de l'ordre politique, ce que Amartya Sen appelle la « capacité humaine ». Mais il n'en est rien. Le progrès est d'abord identifié à un progrès matériel, mesuré en termes économiques. Et le progrès matériel se fonde lui-même sur le progrès technique. C'est le progrès technique qui conditionne tout le reste. C'est lui qui constitue le moteur des sociétés qualifiées de « développées ».

C'est pourquoi il convient de favoriser le progrès technique - et par conséquent de développer le savoir scientifique. Mais il ne s'agit pas du savoir scientifique tel que le concevaient les Grecs ou les hommes de la Renaissance, pour lesquels comptaient d'abord l'envie et la volonté d'en savoir davantage sur la nature du monde. Ce qui est aujourd'hui valorisé, au-delà de cette conception des « sciences fondamentales », c'est la « science appliquée », appliquée à la technique, donc au progrès technique, donc au développement du bonheur humain. D'où le risque d'un dévoiement de la

science : il ne s'agit plus de découvrir les secrets de l'atome afin d'en savoir davantage sur le monde, mais d'en tirer des produits nouveaux : bombes atomiques, pesticides, voitures électriques ou aliments congelés.

LE CARACTÈRE INSTRUMENTAL DE LA NATURE



L'homme moderne et urbain a perdu contact avec la nature. Celle-ci se réduit plus ou moins pour lui au décor de ses vacances, à l'entretien éventuel de quelques plantes vertes sur son balcon ou à l'adoption d'un chien ou d'un chat. Il ignore souvent la provenance et même la nature exacte de ce qu'il achète au supermarché pour se nourrir. Le chauffage électrique de son logis le préserve du froid. Les matières qui l'entourent n'ont plus rien de naturel et sa nourriture est en grande partie un produit de l'industrie chimique, bourré d'additifs et de colorants. Il oublie le temps qu'il

fait et manque de s'indigner s'il est surpris en chemin par la pluie. Sans même s'en rendre compte, il vit dans un monde devenu artificiel.

La nature se réduit ainsi pour lui à une sorte de réservoir où l'on peut puiser sans compter et de décharge publique où jeter ce qui ne lui est plus nécessaire. C'est dans ce réservoir que se servent les industries extractives, qu'il s'agisse de matières énergétiques – pétrole, gaz et charbon, de minerais et de terres rares, d'engrais pour l'agriculture ou de calcaire pour les cimenteries. Il exploite aussi sans beaucoup de retenue les terres agricoles et les forêts, créant et développant des espèces nouvelles de végétaux et d'animaux répondant mieux à ses prescriptions que celles qui lui préexistaient dans l'espace sauvage et qui, elles, tendent à disparaître ou à se raréfier. L'homme a mis la nature à son service. Elle n'apparaît dans son projet qu'à l'état de moyen, les finalités humaines se trouvant ailleurs, dans un « au delà » pour les uns, dans l'invention de merveilleux artefacts technologiques pour les autres.

L'économisme tient ainsi pour nulle la valeur empruntée à l'environnement naturel, qu'il s'agisse de l'air, de l'eau, du sol ou du sous-sol. Seule est prise en considération la valeur des matières prélevées ou utilisées pour celui qui s'en dit propriétaire. Pour l'économiste classique, les communs n'existent tout simplement pas ; la valeur de ce qui y est prélevé ou de ce qui y est détruit est considérée comme nulle. Seuls ont une valeur les artefacts, autrement dit les produits de l'industrie humaine, qu'ils soient mis sur le marché ou mis à disposition par l'Etat. Détruire la forêt amazonienne, dans cette perspective, n'est pas une perte ; le maïs qui sera cultivé sur les parcelles incendiées, par contre, représente une valeur marchande qui viendra accroître le PIB du pays, soit donc une contribution à son développement.

L'économisme, a-t-il été dit plus haut, est un produit de l'individualisme, de l'utilitarisme, de la sanctuarisation de la propriété et de la valorisation de la liberté des échanges qui se sont développés à la fin du XVIIIème siècle, sur fond de condamnation de « l'infâme », l'infâme désignant alors, sous la plume de Voltaire, les excès arbitraires prêtés au pouvoir royal et l'obligation de se conformer aux préceptes de la Religion, réformée ou non. Et pourtant, cette façon de voir les choses est elle-même la résultante d'une longue filiation philosophique, dont la religion catholique a largement constituée le vecteur.

En résumé, celle-ci se trouve au confluent de la pensée judaïque et de la pensée grecque. La pensée juive a « inventé » le Dieu unique⁵. Ce n'est plus un dieu parmi d'autres ni même le dieu tutélaire du peuple hébreux. Et il faudra beaucoup de temps pour en venir à l'idée qu'il s'impose à tous, Juifs et non juifs, comme le seul dieu existant, tous les autres se réduisant à de pures inventions. Ce Dieu confère une place spéciale à l'homme (la femme venant en second) : il est « maître et seigneur de la création » tout comme Dieu s'impose lui-même à l'homme comme seigneur et maître. Comprendons bien : l'homme n'est plus dans la nature, être naturel au milieu d'autres êtres naturels de toutes sortes, grands et petits, qu'ils soient pourvus de racines, de pattes ou d'ailes, il est extérieur à la nature qu'il surplombe par sa capacité de penser et donc de la transformer.

Du côté d'Athènes, Platon, de son côté, développe une philosophie selon laquelle le monde que nous connaissons n'est que l'ombre portée du véritable monde, qui est celui des idées et qui est extérieur à la caverne, celle-ci constituant notre environnement immédiat. Et c'est là, à l'extérieur de

⁵ Shlomo SAND, *Comment la terre d'Israël fut inventée*, Flammarion, 2012.

la caverne, qu'il faut chercher la réalité. On pourrait dire que Platon extrait l'homme de la nature pour l'installer au-delà, dans un autre monde. C'est cette idée que reprendront à leur compte, et à leur manière, Saint Augustin et les Pères de l'Eglise. Le monde d'ici bas a cessé de compter, ce qui compte c'est le monde qui se situe au-delà de celui qui nous environne. Cette interprétation doit tout à Saint Paul. Les Juifs se situaient dans le monde que les Chrétiens qualifieront « d'ici bas ». La terre promise se situait de l'autre côté de la Mer morte, non pas ailleurs dans les cieux. Avec Paul, ce « monde d'ici bas » et les êtres qui y vivent se trouvent ainsi définitivement dévalorisés. Il n'est que l'antichambre de « l'au delà », le christianisme (et plus tard, l'Islam) se donnant comme une vérité définitive, « révélée » une fois pour toutes, et s'imposant à toute l'humanité comme la seule qui vaille.

Et voilà donc l'homme qui, se situant au-dessus de son environnement terrestre, va le mettre à son service. Il a remplacé « notre appartenance au monde par un survol du monde »⁶ alors qu'il s'agirait de s'enfoncer dans le monde au lieu de le dominer à partir des présupposés que nous formulons à son endroit. Selon ces présupposés, Il y a une différence de nature entre l'homme et d'autre part les animaux, qui, eux, n'ont pas d'âme. Il y a aussi une différence entre le Chrétien, qui a eu la chance d'accéder à la Vérité, et les autres composantes de l'humanité, qui n'y ont pas eu accès et qui adorent des idoles qu'il convient, bien entendu pour leur bien, d'éradiquer. La religion catholique se veut universelle, comme entendait l'être l'empire romain dont elle était devenue, avec Constantin, la religion officielle, semblablement organisée. Et semblablement la civilisation occidentale thermo-industrielle se veut universelle, par la capacité qu'elle eut de s'imposer par la force mais

⁶ Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Gallimard, col. Tel, 2019, p. 58.

aussi par la conviction de ceux qui y sont immergés de représenter la seule qui vaille, au-delà des civilisations disparues, souvent par le fait de son intervention, ou considérées pour ce qui en reste comme des curiosités touristiques ou des reliques à mettre au musée.

ET MAINTENANT ?

La difficulté à imaginer l'avenir résulte de ce que nous ne pouvons le concevoir qu'au travers du paradigme à travers lequel nous comprenons le monde qui est le nôtre. Il y a ce que nous voyons et ce que nous ne voyons pas. La réalité brute se conçoit en effet pour nous à travers les principes qui nous animent et qui nous permettent de distinguer ce qui, à nos yeux, est important de ce qui ne l'est pas.

Ces principes fondateurs, on en a présenté trois un peu plus haut : une vision des choses au travers de leur interprétation économique, la croyance en les vertus du progrès et de la technique, l'instrumentalisation de notre environnement naturel, êtres vivants compris. Pourtant, ce qui est important dans le monde qui nous est familier ne le sera peut-être pas dans le monde de demain. Très concrètement, il est important pour nous de savoir qu'il faut cliquer sur « on » pour ouvrir son ordinateur ; mais il sera peut-être demain beaucoup plus important de savoir allumer un feu de brindilles, ce qui ne l'est pas tant aujourd'hui, du moins dans le monde qui nous est familier. L'humanité, ou ce qui en restera, devra apprendre à se mouvoir dans l'environnement qui sera alors le sien. Et l'informaticien pour lequel il est naturel de cliquer sur « on » sera alors peut-être moins bien placé pour survivre que le « primitif » du Groenland qui sait faire du feu en frottant un bâton. L'échelle des compétences à la survie se trouvera bouleversée.

Par ailleurs, comment imaginer ce qui est extérieur à notre sphère de compréhension, telle qu'elle a été modelée par notre histoire, et donc par notre univers culturel ? Pas de solution sinon de prendre le contrepied du monde actuel. Peut-être n'y aura-t-il plus d'industries fondées sur l'extractionnisme. Peut-être n'y aura-t-il plus d'énergie électrique, ni de voyages internationaux, ni donc de « mondialisation ». Peut-être l'Etat national appartiendra-t-il au passé. Mais alors il nous faut imaginer quelque chose d'autre à la place. Mais quoi ? Notre bibliothèque de « possibles » est nécessairement limitée par notre univers culturel.

Il nous faut donc faire preuve, pour imaginer cet avenir dystopique, de la plus grande prudence en même temps que de la plus vive imagination. Éviter de nous projeter avec nos limites, nos œillères, nos préjugés, nos craintes, notre ignorance de ce qui ne nous semble tout simplement pas concevable. Et tout en même temps nous interroger : comment pourrait-il en être radicalement autrement ? Et pour cela, prendre de la distance avec les valeurs fondatrices de notre monde, telles que l'on a cherché à les éclaircir plus haut. Et cela avec beaucoup d'humilité : le monde se crée jour après jour, sous l'effet de calculs, mais aussi de hasards, et donc il ne sera très certainement pas tel qu'on aura pu l'imaginer.

CERTITUDES ET INCERTITUDES

Il n'est qu'une seule certitude : le monde ne pourra pas continuer tel qu'il est aujourd'hui lancé. Les arbres ne peuvent pas grimper jusqu'au ciel. Les zélateurs du progrès technique cherchent à nous faire entendre que celle-ci pourra nous sauver des dangers qui nous guettent. Cela revient à

plaider pour davantage de technique, encore à inventer, afin de venir à bout des dégâts provoqués par le progrès technique de ces deux derniers siècles.

C'est ce que les financiers appellent une pyramide de Ponzi et ils savent comment cela se termine. Les techniques thermo-industrielles, et les industries numériques en font partie, appartiennent à notre temps et, pour des raisons bassement matérielles, elles atteignent aujourd'hui leurs limites. L'intelligence artificielle ? Elle débouche sur une explosion de la consommation d'énergie, qui reste et restera principalement une énergie non renouvelable. Les objets connectés ? Ils exigent une quantité de métaux rares aujourd'hui en voie d'épuisement. Et donc, la première certitude – le monde ne pourra pas continuer tel qu'il est aujourd'hui lancé – a pour corollaire une autre certitude : ce n'est pas un surcroît de technique qui lui permettra de se maintenir.

POUR LE MEILLEUR OU POUR LE PIRE ?

Le passage d'un type de société à un autre fait nécessairement des gagnants et des perdants. Schématiquement, les gagnants, ce sont ceux qui n'ont rien, ou pas grand chose à attendre de la société actuelle. Les perdants, ce sont évidemment ceux qui ont tout à y perdre : richesse et pouvoir. Comme ce sont eux qui se font le plus fortement entendre, notamment dans les médias, il n'est pas étonnant que la fin du monde actuel soit généralement présentée comme un drame. Ce serait effectivement un drame au regard des valeurs qui les animent et des intérêts qui les gouvernent. Ceci laisse ouverts, pourtant, les avenir possibles : chaos destructeur ou recomposition sur des bases différentes.

On peut ainsi concevoir :

- une situation de chaos, les services publics ayant cessé de fonctionner, chacun cherchant par tous les moyens à sauver sa vie, mais également l'émergence de nouvelles solidarités face à l'adversité,
- un morcellement du monde et le maintien de zones où se serait maintenu un ordre relatif fondé sur des bases communautaires (ethniques, religieuses, culturelles) cherchant à se préserver de toute agression, réelle ou ressentie comme telle, venant de l'extérieur, ou encore, l'existence de zones où se maintiendrait un ordre issu de la période précédente, quoique dégradé, conduites par des autorités s'efforçant de reconstruire une société vivable sur des bases différentes et reprenant certains éléments à l'ancienne,
- un développement de l'insécurité liée aux mouvements de populations avides de trouver leur place en « occupant le terrain »,
- la création de zones de survie fondée sur un leadership violent et sur l'obéissance aveugle au chef assurant la sécurité du groupe,
- la disparition des activités liées à la civilisation thermo-industrielle et à l'extraction massive de minéraux et de sources d'énergie non renouvelables et la redécouverte d'activités artisanales telles qu'elles existaient à l'époque de L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, enrichies par certains savoirs accumulés depuis lors,
- une réutilisation prudente de certains objets issus de la période précédente, soit dans un but différent, dans une optique de récupération, soit avec le souci de les faire durer autant que possible,
- un développement de l'autoconsommation et de l'agriculture vivrière,
- l'émergence de nouvelles formes culturelles, fondées sur des valeurs différentes de celles qui nous semblent aujourd'hui aller de soi, mais intégrant certains éléments issus de la période précédente,

- un déplacement du désir sur d'autres objets que les biens matériels et l'émergence de mythes nouveaux, propres à alimenter de nouvelles formes d'action collective.

QUE FAIRE ?

Finalement, il convient de se préparer à l'imprévisible, de telle façon que l'avenir nous soit le meilleur – ou le moins mauvais - possible, que ce soit dans la transition qui s'annonce ou que ce soit dans son aboutissement. Il ne s'agit pas de stocker des armes et des conserves dans l'hypothèse d'une guerre de tous contre tous, mais d'éviter celle-ci. L'avenir personnel de chacun d'entre nous sera fonction de l'avenir collectif que nous serons capables de faire advenir. La question posée est de savoir comment, demain, nous serons capables de faire société au-delà de la société thermo-industrielle aujourd'hui en voie d'épuisement. On se contentera ici de quelques pistes d'action.

La première difficulté sera de faire notre deuil de ce qui nous paraît aujourd'hui « normal » mais qui demain appartiendra au passé. Or, nous sommes d'autant plus accrochés à cette normalité que nous y trouvons intérêt, que nous sommes incapables de concevoir autre chose et que nous sommes moins prêts à remettre en question les croyances qui nous guident. Et donc, il nous faut :

- imaginer ce que nous ferions si nous avions tout perdu, notre famille, nos amis, les biens auxquels nous sommes attachés, le mode de vie qui nous anime, mais aussi à ce que nous ferions pour protéger nos proches, ceux auxquels nous sommes réellement attachés ;

- concevoir que notre mode de vie n'a rien de « normal » et qu'il en existe d'autres possibles, comme le montre l'exemple de civilisations disparues ou de communautés humaines encore à l'écart de la civilisation techno-industrielle ;
- faire le tri parmi les croyances qui nous animent entre celles qui nous sont propres et celles que nous avons seulement emprunté à notre environnement social, entre les convictions qui constituent notre « moi » et les croyances qui ne sont que préjugés à rejeter.

Il faudra donc reconstruire, à commencer, pour chacun, par se reconstruire soi-même. La façon dont s'opérera la transition d'une civilisation à une autre résultera ainsi plus sûrement du comportement des communautés humaines fondées sur la proximité. En effet, les changements de comportement et l'évolution des systèmes de valeurs seront d'abord le fait des personnes elles-mêmes, non d'une autorité s'imposant à eux.

Il se trouve que ces changements sont d'ores et déjà perceptibles à travers une multiplication des initiatives locales ; or, ces initiatives, de proche en proche, génèrent une évolution plus globale des croyances et des comportements. La façon dont se déroulera la transition de la civilisation techno-industrielle vers ce qui la remplacera sera ainsi largement fonction de la qualité des rapports humains qui se tissent dans la vie de tous les jours.

Ce serait toutefois une erreur que d'imaginer qu'il ne faut rien attendre des pouvoirs publics. Cependant, leur action peut prendre deux formes très différentes : soit des mesures imposées, supposées indispensables et présentées comme une nécessité ; soit une action indépendante de l'influence des lobbies industriels, visant à encourager, faciliter et coordonner

les initiatives locales. Ces deux formes de citoyenneté très différentes pourraient ainsi déboucher, soit sur une société centralisée et coercitive, soit une société fondée en premier lieu sur les relations de voisinage.



Au total, la transition qui s'annonce ne doit être envisagée ni comme une catastrophe nécessaire ni comme une absence de problème, mais d'une façon réfléchie. Ce sera simplement, pour le meilleur ou pour le pire, peut-être même pour le meilleur et pour le pire tout à la fois, une nouvelle phase de l'histoire de l'humanité en même temps qu'une nouvelle petite tranche du devenir de la planète, une phase post-anthropocène.